



**La Roulotte** crée *Les déculottés*, lauréat d'un concours d'écriture dramatique *Page E 3*



Depuis 20 ans, **La Rotonde** diffuse de la danse à Québec *Page E 5*

# CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 JUIN 2016



Vincent Peake

ANNIK MH DE CARUFEL

28<sup>ES</sup> FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

## Groovy Aardvark rock corps et âme

Vincent Peake et son mythique groupe fêtent leurs 30 ans de carrière et les 20 ans du disque *Vacuum*

PHILIPPE PAPINEAU

**D'**autres auraient plié, ou lâché prise, usés par le rouleau compresseur assez abrasif que peut être la vie de musicien rock. Mais pas Vincent Peake, qui après 30 ans de carrière se donne toujours corps et âme à sa passion, aussi bruyante soit-elle.

Visiblement sans téléphone portable, intelligent ou pas, Vincent Peake nous donne rendez-vous devant l'édicule du métro Berri-UQAM. On le retrouve, le regard sévère mais le sourire généreux, tout habillé de noir, dans le brouhaha des uqamiens et des vendeurs de pot. «*La dernière fois que j'ai rejoint un journaliste ici, la police est venue m'accoster!*»

Bon, Peake, il est vrai, n'a pas la gueule du jeune pre-

mier. Plutôt celle d'un gars passionné, mais qui a derrière la cravate — et le gorgon — 30 années de musique rock hardcore. En 1986, au café étudiant du cégep Édouard-Montpetit, il formait avec son frère Danny, Stéphane Vigeant et Marc-André Thibert le groupe Groovy Aardvark, qui a été, avec des formations comme GrimSkunk, un des piliers de la scène hardcore de l'époque. On doit à «Groovy» une série de chansons qui ont marqué une génération, comme *Dérangéant*, *Y'a tu kelkun*, *Le sein matériel*, *Amphibiens*, *Boisson d'avril* (avec La Bottine souriante) et sa version 220 volts du *Petit bonheur* de Félix Leclerc.

**Carburer à la passion**

Et tout ça se faisait sans vraiment d'argent, car les bourses gouvernementales étaient rares, sinon inaccessibles. Mais les membres de Groovy carburèrent à la passion et étaient prêts à pas mal tout pour continuer de grandir et de jouer de la musique. Tout, comme... le prêt usuraire! «*Il fallait aller du côté des shylocks, c'est pas des jokes, du côté du*

VOIR PAGE E 3 : GROOVY

CINÉMA

## La perte d'une mère, selon Nanni Moretti

Le cinéaste Nanni Moretti aura arpenté Rome depuis plus de 40 ans, à travers ses voies impériales et ses ruelles dérobées, à pied, en vespa ou en voiture, tout en brossant en creux son propre portrait. On l'a vu d'une œuvre à l'autre prendre de l'âge, passer d'un centre d'intérêt à un autre, s'y attachant forcément. Voici qu'il livre avec *Mia madre* (*Ma mère*), en salle chez nous vendredi, une de ses œuvres les plus personnelles, atteignant par-là l'universel. *Le Devoir* l'a rencontré en septembre au Festival de Toronto.

ODILE TREMBLAY

Inspiré par la mort de sa mère, une professeure de latin et de grec forte, brillante et incandescente, ce film poignant avait participé à la compétition cannoise en 2015, sans rien remporter, à la déception de plusieurs d'entre nous.

Nanni Moretti est un habitué de la Croisette. *Caro diario*, *Aprile*, *Habemus papam* ont notamment concouru pour la course à la Palme d'or, remportée pour *La chambre du fils* en 2001, sur la mort d'un adolescent.

C'était il y a quinze ans déjà. Moretti n'a rien perdu de son intransigeance, de sa pudeur travestie de beaucoup d'humour, de son militantisme non plus. Plusieurs voient en lui le Woody Allen italien. De fait, les deux ci-

néastes partagent bien des choses, dont ce combat incessant contre eux-mêmes, appelé vulgairement névrose, qui les couche sur le divan des psychanalystes, élément central de plusieurs de leurs films.

**Les yeux d'une femme**

Alors que Moretti a l'habitude de s'offrir le premier rôle dans ses autofictions, c'est dans *Mia madre* une actrice, Margherita Buy, qui joue l'alter ego du cinéaste, en réalisatrice à la barre d'un film nul (avec John Turturro, impayable en histrion ridicule) tout en veillant sa mère à l'hôpital. Elle se débat contre les doutes sur sa vie, son couple, son travail et sa maternité, subit la perte de celle qui l'a nourrie et inspirée. Nanni Moretti campe plutôt le frère de la réalisatrice dans un rôle ef-

facé. Giulia Lazzarini, grande comédienne de théâtre, incarne la mère en fin de vie avec une force qui éblouit.

Moretti explique avoir perdu sa mère lors du montage d'*Habemus papam*, d'où ce film, ainsi que ce film dans le film. «*Aux funérailles de ma mère, ses anciens élèves sont venus témoigner sur elle. Et ils ont raconté à son sujet des choses importantes que j'ignorais moi-même. C'était très troublant*», évoque-t-il.

À Giulia Lazzarini, il a beaucoup parlé de sa mère afin qu'elle s'imprègne de sa vitalité. «*J'ai trouvé en cette comédienne, découverte en auditions, quelque chose de ma mère, qu'elle n'avait pourtant jamais rencontrée*», explique le cinéaste.

VOIR PAGE E 7 : MORETTI



LOÏC VENANCE AGENCE FRANCE-PRESSE  
Nanni Moretti est considéré par plusieurs comme le Woody Allen italien.

OUVERTURE  
**24**  
JUIN

**DÉCOU/REZ  
L'ŒU/RE**

Votre nouveau pavillon Pierre Lassonde à Québec

MNBAQ.ORG

Québec

Canada

VILLE DE QUÉBEC

LA FONDATION DU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Association pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de la Confédération

DELTA QUÉBEC



Musée national  
des beaux-arts  
du Québec

Québec

## CULTURE

## La Chine à l'Impérial

ODILE TREMBLAY



**M**ercredi soir, c'était la première de *Pearl* à l'Impérial. Une grande partie du public était montée du Chinatown. Et si rarement a-t-on l'occasion d'assister à un spectacle aux côtés de cette communauté-là qu'il était délicieux de la voir sourire.

N'ayant fréquenté jusqu'ici le beau palace de la rue De Bleury que comme cinéma, il était agréable de s'y glisser pour ce spectacle multimédia avec 26 danseurs, venus de la Chine, du Canada (dont la Québécoise Margie Gillis) et des États-Unis. Le *show*, inspiré de la vie de la nobélisée de littérature Pearl Buck, trouve un tremplin ici pour sa tournée nord-américaine, avant d'atterrir en Chine.

Je lisais cette romancière dans mon adolescence. Son étrange destin d'Américaine transplantée bébé en Chine par ses parents missionnaires presbytériens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avait tout pour séduire. Elle qui maîtrisa le mandarin avant l'anglais semble aujourd'hui avant-gardiste tant cette langue est en vogue chez les jeunes Occidentaux à l'assaut de l'immense marché du géant oriental.

L'auteure de *La terre chinoise* (prix Pulitzer) et de *Vent d'Est, vent d'Ouest* avait connu la vieille Chine impériale, aux femmes aux pieds bandés,

comme les fracas de ses révolutions. Elle sut aborder les chocs culturels d'un pays où l'élite allait étudier en Europe en perdant ses codes, ainsi que la misère et le courage des paysans collés comme des bêtes à leur glèbe.

Vivant plus tard aux États-Unis, elle aura été ravalée par la Révolution culturelle de Mao au rang des suppôts de la bourgeoisie décadente, même si elle appuyait le régime avec un incurable optimisme.

Sa prose, qui trôna longtemps dans les bibliothèques familiales, même après sa mort en 1973, est ici moins fréquentée.

Pas chez les Chinois, qui ont adopté Pearl Buck comme une des leurs, qui connaissent ses livres et son parcours (un film sur sa vie est attendu là-bas avec Juliette Binoche dans le rôle-titre).

La productrice de *Pearl*, Angela Xiaolei Tang, l'admirait donc. D'où ce spectacle, bonifié après lancement au Lincoln Center de New York, l'été dernier. *Pearl*, en cinq tableaux et autant de

danseuses, épousant divers âges de la romancière, est chorégraphié par Daniel Ezralow, maître de danse de *Love* du Cirque du Soleil à Las Vegas.

Ce spectacle, passant d'un kitsch visuel parfois irritant à des tableaux superbes, avec chorégraphies souvent remarquables, marie les influences chinoises et occidentales. Il commande aussi au spectateur d'avoir potassé la vie de Pearl Buck (deux maris, une fille handicapée, une fondation pour les enfants métissés abandonnés, maintes carrières, etc.), sous



*Pearl*, un spectacle passant d'un kitsch visuel parfois irritant à des tableaux superbes

peine d'en perdre des bouts. Les Sino-Québécois, incolables sur le sujet, suivaient sans problèmes.

Et lorsque Margie Gillis, qui fait danser la romancière à l'âge mûr, entre en scène, tout prend sens et vie, sous l'humanité et l'amplitude de sa performance. La chorégraphe québécoise est la première Occidentale à avoir enseigné en Chine, dès 1979. Il y a du Pearl Buck en elle, côté ponts à ériger entre les mondes.

Jetant les yeux tout autour, j'admiraient en prime une fois de plus cet Impérial-là, centenaire, si beau, restauré avec tant d'éclat par les trois ordres de gouvernement en 2004. Le sort du palace, propriété du Festival

des films du monde, paraît toujours incertain, sous-utilisé au long de l'année par les Losique, père et fils. Classé monument historique, certes, mais hypothéqué deux fois plutôt qu'une, à taux faramineux. Aux fins du spectacle, quelques travaux auraient été effectués dans son arrière-scène. Puisse l'Impérial en profiter pour multiplier ses tribunes d'avenir et s'imposer comme un phare au cœur du Quartier des spectacles.

## Autres Chinois

Remarquez! Voir un spectacle en partie chinois dans ce temple-là n'étonne finalement qu'à demi. Le lieu, en tant qu'épicentre du Festival des films du monde, accorde à ce

pays une place de choix depuis longtemps, côté cinéma, côté délégations commerciales accueillies à maintes reprises.

Or, si ce rendez-vous, sans subventions depuis trois ans, abandonné par plusieurs de ses employés rémunérés en retard la fois précédente, étranglé par les dettes, parvient à mettre sur pied une 40<sup>e</sup> édition du 26 août au 5 septembre, selon les vœux de son président Serge Losique, ce sera beaucoup, comprend-on, grâce à la Chine.

C'est d'une entreprise issue de ce pays que proviendraient les bourses annoncées par le FFM en mai dernier pour les lauréats de 13 prix, appelés Chelems d'or, décernés au palma-

res, pour une somme totale de 1 million \$US. Le Festival y greffe la création d'une nouvelle section compétitive purement chinoise. Ceci expliquant cela.

Le généreux mécène, déjà commanditaire en 2005, serait le groupe Gold-Finance, fonds d'investissements chinois et producteur de cinéma, centré à Hangzhou, ayant ouvert le 26 mai son premier bureau en Amérique du Nord dans le Grand Montréal, en tremplin vers d'autres villes.

Gold-Finance soutient une entreprise de Longueuil, Technologies D-Box, spécialisée dans la simulation de mouvement pour le marché du jeu vidéo. Il entend créer des partenariats au cinéma et dans l'univers du divertissement. Alors, le voici!

Sinon, les nouvelles, du moins pour l'Impérial, ne semblent guère encourageantes.

Ezio Carosielli, le propriétaire du Rialto, qui affichait pour lui au printemps des visées d'exploitation sous location à long terme, est disparu du paysage. Épris de vieux théâtres, lui et sa femme avaient même accepté d'en racheter la dette et de partager les profits avec ses dirigeants.

« C'est tombé, me dit-il, à la suite des articles publiés dans *La Presse* à ce sujet. » Ceux-ci auraient suscité dans les locaux de l'Impérial colère et fin abrupte des pourparlers. Exit, le plan salvateur.

Reste la Chine, mais jusqu'où son bras canadien voudra-t-il s'étirer pour sauver le navire? De nouveaux ponts seront-ils érigés plus solidement entre les deux mondes? Le fantôme de Pearl Buck nous laisse sans lumière à ce propos.

otremblay@ledevoir.com

# Festival Opéra

DE QUÉBEC

24 juillet  
au 6 août 2016

Direction générale et artistique  
Grégoire Legendre

BMO

Starmania opéra  
Plamondon - Berger  
30, 31 juillet, 1<sup>er</sup>, 3 et 4 août à 20 h  
Salle Louis-Frédéric, Grand Théâtre de Québec



Les quatre ténors  
24 juillet à 20 h  
La cour du Vieux-Séminaire de Québec



Christophe Dumaux  
et Bernard Labadie  
26 juillet à 20 h, Palais Montcalm



Prima la musica, poi le parole Salieri  
Le directeur de théâtre Mozart  
31 juillet, 2 et 5 août à 20 h, Théâtre La Bordée



Gounod à l'apéro  
25 au 29 juillet à 16 h  
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

La brigade lyrique  
Mercredi au dimanche inclusivement  
2 représentations par jour  
Divers lieux à travers la ville de Québec

Le serpent et le chat  
Opéra jeunesse  
24 au 29 juillet, La Maison Jaune

Le rendez-vous  
lyrique de l'été!

Les Grands Feux Loto-Québec  
6 août à 22h

billetech.com 1 877 643-8131  
festivaloperaquebec.com



Le cadeau parfait  
pour souligner  
la graduation

WATERMAN®  
PARIS



Le Parchemin:  
La référence en plumes,  
stylos et recharges



le Parchemin

BIJOUTIER — JOAILLIER — HORLOGER  
DEPUIS 50 ANS

Place-des-Arts Berri-UQAM

www.parchemin.ca

## CULTURE › THÉÂTRE

## Écrire pour La Roulotte

La troupe ambulante propose la pièce *Les déculottés* de Lauriane Derouin, gagnante de son concours d'écriture dramatique

MARIE LABRECQUE

Le Théâtre La Roulotte a toujours été une école pour la relève scénique. Tous les étés, des comédiens et des concepteurs fraîchement diplômés font leurs classes dans un spectacle qui parcourt les différents parcs de la métropole. L'institution fondée en 1953 se veut désormais aussi un tremplin pour les dramaturges débutants. Grâce à un nouveau concours annuel, organisé par le Centre des auteurs dramatiques, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal, l'École nationale de théâtre du Canada et la Ville, La Roulotte créera une œuvre jeune public inédite chaque été.

La consigne était d'écrire soit une création, soit une adaptation d'un conte classique pour cinq comédiens (cette année: José Dufour, Sandrine Lemieux, Frédéric Tremblay, Zoé Tremblay et Rebecca Vachon). «L'autre critère était de respecter l'essence festive, burlesque de La Roulotte», explique la première lauréate, Lauriane Derouin. Choisie pour sa pièce *Les déculottés*, l'auteure de 26 ans est d'autant plus émue que, comme plusieurs Montréalais, elle a connu son baptême théâtral grâce à la troupe ambulante. Depuis sa plus tendre enfance, elle n'a jamais cessé d'aller voir La Roulotte quand celle-ci débarquait dans son quartier (Ahuntsic).

C'est là, à sa grande surprise, la deuxième compétition d'écriture qui couronne Lauriane Derouin. Avec *Les malpeignés*, qui a été montée brièvement à la Maison Théâtre en janvier dernier, elle a aussi remporté le concours «Le théâtre pour les jeunes publics et la relève». Persuadée de ne pas gagner («ce sont toujours des diplômés



CLAUDINE DEROUIN

Lauriane Derouin a connu son baptême théâtral à La Roulotte, comme plusieurs Montréalais.

de l'École nationale en écriture qui l'ont emporté auparavant», elle y avait tout de même participé, par pur plaisir, et afin d'explorer l'univers du théâtre pour enfants.

Formée en arts et lettres, profil art dramatique, au cégep de Saint-Laurent, l'artiste ne se destinait pas, a priori, à la création pour jeunes publics. Ni même à l'écriture d'ailleurs. «Au départ, je pensais à l'interprétation ou à la conception de costumes. Je ne savais pas que je pouvais écrire avant de composer *Les malpeignés*. Ça ne fait pas longtemps que j'apprivoise l'écriture dramatique...

Et je découvre que j'aime vraiment le théâtre jeunes publics», ajoute celle qui a aussi étudié en psycho-éducation.

Elle n'a cependant pas choisi son crêneau encore. Elle est en train de définir son univers. «Mais j'aime beaucoup jouer avec les sonorités, écrire en utilisant les mots pour créer du rythme.»

## Monstres aquatiques

Afin de peaufiner son texte, Lauriane Derouin a eu droit notamment à l'aide précieuse d'un parrain en écriture, Simon Boulterice (*Pig, Javotte*), qui lui a beaucoup appris. Son expé-

rience de spectatrice de La Roulotte l'a également bien servie. L'auteure reconnaît le défi particulier que pose la représentation en plein air, dans un environnement bruyant et truffé de potentielles distractions. «Presque tout ce qui se passe dans un parc peut être plus intéressant que l'action sur scène... Il faut donc imaginer un univers qui va capter l'attention des spectateurs.»

Mis en scène par Isabelle Leblanc, *Les déculottés* raconte un été montréalais particulièrement rocambolesque, alors qu'un étrange problème afflige les piscines publiques: tout baigneur s'y voit automatiquement privé de son maillot, lequel est aspiré par le filtreur. Désespérés par la fermeture de leur plan d'eau, trois jeunes liés par une solide amitié — «un thème qui me touche beaucoup» — et fondateurs d'un club de nage synchronisée décident de plonger dans les profondeurs de la piscine. Ils vont y découvrir les «Gluants», un peuple de monstres qui y a élu domicile...

«J'avais envie de partir de quelque chose de très concret pour les enfants, qui se rattache à leur réalité, mais ensuite de le faire décoller, de tomber dans l'imaginaire, le fantastique», décrit l'auteure. La pièce s'ancre tellement dans le réel du public que le nom de la piscine devrait changer selon le quartier de la représentation. Mais sans renier, assure Lauriane Derouin, la forme colorée, éclatée qui a fait la tradition de La Roulotte. Et qui a séduit des générations de petits Montréalais.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LES DÉCULOTTÉS

Texte: Lauriane Derouin. Mise en scène: Isabelle Leblanc. Du 28 juin au 23 août, dans le réseau des parcs de Montréal.

## EXPO

## La bande dessinée fait encore son entrée au musée

FABIEN DEGLISE

Il y a des intrusions de domicile qui peuvent parfois faire des jaloux. Prenez toutes celles qu'a effectuées François Bourdages, commissaire de l'exposition *L'art de la bande dessinée québécoise*.

Dans les dernières années, il a fouillé dans les tiroirs de Michel Rabagliati, traqué la pièce rare et signifiante dans l'atelier de Réal Godbout, retourné le sous-sol de Jean-Paul Eid, les armoires d'Yves Rodier, de Thierry Labrosse ou de Zviane. Le tout pour une bonne cause, et avec l'autorisation des principaux intéressés, bien sûr: donner corps à cette incursion muséale dans l'univers de la création de 23 auteurs contemporains de bande dessinée. La chose vient d'ouvrir ses portes vendredi au Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières. Elle va tenir l'affiche jusqu'au 28 janvier 2018.

«À l'origine, ce projet devait porter sur le processus de création de trois ou quatre auteurs et devait être présenté pendant un mois, peut-être deux, résumé à l'autre bout du fil l'instigateur du projet. Au final, on se retrouve avec plus de 20 auteurs, deux salles. L'expo va durer 19 mois et être la plus grande jamais présentée sur la bande dessinée québécoise à ce jour», après celles de 1976 et de 1997 au Musée du Québec et la toute dernière présentée en 2013 au Musée des beaux-arts de Montréal pour souligner les 15 ans d'existence de la maison d'édition La Pastèque.

## Une communauté

L'enthousiasme des créateurs de récits en case devant ce projet y est pour beaucoup, dit M. Bourdages, qui n'a pas eu de difficulté à convaincre Jimmy Beaulieu, Jean-François Bergeron, Marc Delafontaine ou Tristan Demers à le laisser poser sur les murs du musée des fragments qui témoignent des coulisses de leur univers créatif. «Du synopsis à l'encre, en passant par la scénarisation, la recherche graphique, la mise en page, le découpage, l'expo cherche à expliquer comment se fabrique une bande dessinée, pour démystifier cet art en pleine croissance au Québec, dit-il, mais également pour donner le goût de lire de la bande dessinée aux gens de tout âge en leur donnant la chance de regarder par la porte d'en arrière.»

Didactique. L'art de la bande dessinée québécoise l'est sans l'ombre d'un doute en dressant



MUSÉE QUÉBÉCOIS DE CULTURE POPULAIRE DE TROIS-RIVIÈRES

À Trois-Rivières, un El Rancho grandeur nature, personnage mis en dessin par Yves Rodier, attendra les visiteurs de l'expo.

le portrait des techniques de dessins qui ont donné vie aux histoires intimistes de Zviane, qui ont érigé Paul, personnage de Michel Rabagliati, les personnages des Nombriels de Delaf et Dubuc ou encore El Spectro d'Yves Rodier en figures emblématiques de ce 9<sup>e</sup> art façonné principalement en français en terre du Québec et plus loin encore. Plusieurs auteurs d'ici sont publiés désormais dans des maisons d'édition franco-européennes.

«Il y a la volonté aussi de faire découvrir des auteurs prolifiques moins connus ici malgré leur influence grandissante ailleurs dans le monde.» Denis Rodier, une des plumes les plus actives de DC Comics aux États-Unis, qui dessine Superman depuis le début des années 1990, en fait probablement partie. Tout comme d'ailleurs Daniel Shelton, auteur de la série d'histoires en trois cases Ben.

Entre tradition et modernité, l'exposition pilotée par M. Bourdages tente également de dresser le portrait des techniques variées convoquées pour donner vie à un genre en popularité croissante au Québec. «Marc Delafontaine ne jure que par la tablette graphique pour dessiner, dit le commissaire. Alors qu'Yves Rodier est encore au pinceau, à l'encre et se dit incapable de se passer du grain du papier», prouvant ainsi que, loin d'être figé, l'art de la bande dessinée du Québec est, avec toutes les bulles qui l'animent, forcément, en constante ébullition.

Le Devoir

## GROOVY

SUIITE DE LA PAGE E 1

crime organisé. Oui, on a fait ça! On n'avait pas le choix. On voulait tellement que ça roule, on n'avait pas assez de cash, et aucune compagnie de disques ne voulait toucher à ça. On est allés où on pouvait aller, et c'était pas facile. Un moment donné, quand tu ne payes pas à temps, les menaces commencent et tu dors dans le local de répétitions avec une batte de baseball, parce que t'as peur de te faire piquer ton stock. On a passé à travers des affaires épouvantables comme ça. On regarde ça aujourd'hui, pis on se dit: ben voyons donc, on était vraiment crinqués! Quand on a signé notre premier contrat de disque, la compagnie nous a financé le montant nécessaire pour payer ce monde-là.»

Quand le style musical de Groovy Aardvark, poussé par le succès de groupes comme Green Day et Offspring, a commencé à intéresser les majors, Peake et sa bande ont reçu des offres de gros joueurs. «BMG voulait un contrat de sept albums, voulait changer le nom du band. C'étaient des conditions auxquelles on ne pouvait pas dire oui, se souvient le chanteur et bassiste. Sony aussi était intéressée. Ils aimaient bien Dérangeant, mais ils voulaient trois autres chansons exactement du même genre, ce qu'on n'a pas été capables de livrer.» Leur indépendance et leur liberté valaient plus à leurs yeux, simplement.



Groovy Aardvark en 2001

SOURCE FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

C'est finalement sur l'étiquette MPV — fondée par ceux qui avaient créé le festival Pollywog — que Groovy Aardvark fera paraître un premier disque, *Eater's Digest*, en 1994, avant d'enregistrer *Vacuum* en 1996 et *Oryctérope* en 1998. En tout, le groupe a lancé sept albums, dont le plus récent est *Sérvices rendus*, en 2005.

## Et ça continue

Même hors de Groovy, Vincent Peake n'a jamais vraiment cessé de jouer de la musique, faisant partie de l'alignement

de Grimsunkunt depuis plus de dix ans, jouant aussi avec des formations comme Floating Widget, Sabbath Café, Voivod, Xavier Caféine, Galaxie, et même Aut'chose, avec Lucien Francoeur.

Et celui que ses collègues de Galaxie ont surnommé «le Viking» a continué à se démarquer récemment en recevant devant tout son entourage musical un prix hommage lors du dernier GAMIQ, récompensant les artistes indépendants. On l'a aussi vu comme porte-parole des Francovertes avec le rappeur Ko-

riass, une rencontre personnelle et musicale qui l'a fortement stimulé. «J'aime être porte-parole de quelque chose qui ne m'appartient pas, qui représente une autre génération. Ça me garde à l'affût de ce qui se fait de neuf au Québec.» Parce qu'il aura beau avoir 50 ans l'an prochain, Vincent Peake va continuer de se donner corps et âme.

Le Devoir

GROOVY AARDVARK  
En concert au Métropolis  
ce samedi 18 juin, 21 h

## 23 bédéistes pour une expo

La brochette de créateurs qui prend part à l'exposition est aussi contemporaine que variée. Des noms? Et des titres? Jimmy Beaulieu: *Ma voisine en maillot* Jean-François Bergeron (Djief): *Tokyo Ghost* et *Le crépuscule des dieux* Iris Boudreau: *Justine* et *Dans mes rellignes* Delaf et Dubuc: la série Les nombriels Tristan Demers: la série Gargouille Jean-Paul Eid: les aventures de Jérôme Bigras Philippe Girard: *La visite des morts* et *La mauvaise fille* Réal Godbout: la série Michel Risque et le personnage Red Ketchup

Thierry Labrosse: les séries Morea et Ab Irato Jacques Lamontagne: *Van Helsing contre Jack l'Éventreur* et la série Les druides François Lapierre: *Les chroniques sauvages* Stéphanie Leduc: les séries Titi Krapouti et Dryade Mario Malouin: *Don Cartoon*, un parfum de corruption Mikaël: la série Promise François Milville-Deschêne: *Reconquêtes* Michel Rabagliati: la série Paul Julie Rocheleau: *La petite patrie* Denis Rodier: *L'Ordre des dragons* Yves Rodier: la série El Spectro Daniel Shelton: la série Ben VoRo: *L'été 1963* Zviane: *Les deuxièmes*

Un moment théâtral d'exception À réserver dès maintenant 12-17 septembre

La Muse en circuit et Act-Opus (France) présentent avec Le Groupe de La Vieillesse

PROSPERO

PARTENAIRE DE SAISON QUÉBÉCOIS

6 SOIRS SEULEMENT

DANS LA SOLITUDE DES CHAMPS DE COTON

DE BERNARD-MARIE KOLTÉS

Avec Anne Alvaro Audrey Bonnet

Mise en scène Roland Auzet

— Koltés au féminin, (...) Koltés à l'essentiel, tutoyant le sublime. (...) *Les Échos*

— Le pari osé (et réussi) de Roland Auzet (...) Une merveille. *Le Point*

Assurez-vous une place! 514.526.6582 / theatreprospero.com

## CULTURE › MUSIQUE

JAZZ

## Jim West, producteur patient et de qualité

SERGE TRUFFAUT

Le 30 juin prochain, un jeudi pour être précis, Jim West recevra le prix Bruce Lundvall — ex-patron de Blue Note — que le FIJM accorde chaque année à un producteur qui s'est distingué sur le long terme. C'est amplement mérité. Car avec Cory Weeds, fondateur de l'étiquette Cellar Live de Vancouver, et Holger Pedersen, fondateur du label albertain Stony Plain, West est l'un des grands producteurs canadiens. Tout simplement.

Depuis 34 ans, le Montréalais Jim West, fondateur, lui, de Justin Time, une étiquette qui tient donc la route, s'applique à produire des albums de qualité ISO 9000. On peut même avancer qu'il se distingue par une inclination affectueuse pour le piano en trio. Bref, pour une architecture musicale tout ce qu'il y a de classique.

## Défricheur

C'est West qui le premier a produit Oliver Jones sous toutes les coutures. C'est encore lui qui a donné sa chance à Jon Ballantyne. C'est même lui qui a découvert Diana Krall. On en passe, des meilleures et des moins bonnes, pour mieux souligner qu'il nous revient aujourd'hui avec un drôle de phénomène qui a pour nom Brandi Disterheft. Elle est contrebassiste et chanteuse. On va y revenir.

Outre ces pianistes, l'ami Jim a enregistré et produit Paul Bley, le World Saxophone Quartet, Fraser McPherson, Joe Henderson, Clark Terry, Hank Jones, Herb Ellis, Ray Brown, Ronnie Mathews, Stephen Barry, Johnny O'Neal, Jeri Brown, Kenny Wheeler, pour ne parler que des principaux.

Ces jours-ci, West s'est signalé avec... Brandi Disterheft, qui joue donc du même instrument que Ron Carter qui fut son professeur, ce qui en dit beaucoup sur sa quête de la qualité. Et là, elle se manifeste sous la forme d'un album intitulé *Blue Canvas* en compagnie du pianiste Harold Mabern et du batteur Joe Farnsworth, ce qui en dit long sur son penchant, à Disterheft, pour la besogne très bien faite, ces deux messieurs étant des poids lourds du jazz contemporain. Pour être plus précis, Mabern et Farnsworth sont les Hank Jones et Billy Higgins d'aujourd'hui. Bref, tout le monde les appelle.

Alors Jim, Brandi... « Ça fait longtemps que je l'ai découverte. Elle avait fait un premier album



C'est Jim West qui le premier a produit Oliver Jones sous toutes les coutures.

DISQUES JUSTIN TIME

toute seule que j'avais apprécié. Alors, je l'ai appelée pour le distribuer sous licence. Puis, j'ai organisé une tournée au Canada. Puis, elle a fait un deuxième album — *Second Side* —, que j'ai pris sous licence en lui disant que j'aimerais produire le troisième. Celui-ci s'intitulait *Gratitude*, et il a été particulièrement apprécié au Japon. » « Pour *Blue Canvas*, c'est elle qui a choisi Mabern et Farnsworth. Elle voulait vraiment enregistrer avec eux. Elle les connaît bien. Elle avait déjà joué avec eux. Il faut préciser qu'elle habite à New York, où elle se produit pratiquement tous les soirs, car elle est une contrebassiste très demandée. » Comment s'est fait le choix des pièces? « C'est elle avant tout. Elle a composé et écrit les paroles de quatre morceaux. Si ma mémoire est bonne, Mabern, qui a un sens de l'humour incroyable, a

proposé *Beehive*, une de ses compositions. Voilà. »

Le programme a ceci de remarquable qu'il combine des originaux et des morceaux emblématiques du be-bop. Bref, il est très singulier. Les morceaux emblématiques? *Dis Here* de Bobby Timmons, *Daahoud* et *George Dilemma's* de Clifford Brown, *Our Delight* de Tadd Dameron et *Willow Weep for Me*. Les originaux sur lesquels elle chante s'intitulent *Prelude to the Crippling Thrill*, *Crippling Thrill*, *When the Mood Is Right*, et bien évidemment *Blue Canvas*.

Le résultat est très agréable. La facture est tout ce qu'il y a de classique. Mabern est comme d'habitude: un virtuose qui a le sens de la retenue. Farnsworth est comme il était hier et avant-hier: aussi solide que subtil. Et Brandi Disterheft? Sa manipulation de la contrebasse

se conjugue avec dextérité. Sa voix? Elle rappelle Carmen McRae, Shirley Horn. Sa voix possède un je-ne-sais-quoi qui séduit beaucoup. Vous aimez Diana Krall? Alors, vous aimerez la jeune fille qui partage avec cette dernière ceci: elle est originaire de Vancouver.

Sur un tout autre sujet, l'ami West a confié qu'il publiera prochainement, et sur format vinyle, des enregistrements de Krall, de Muddy Waters, de Lightin' Hopkins au Rising Sun, de Sonny Terry et de Brownie McGhee au New Penelope. « Il y a un retour prononcé du vinyle. Au Japon, c'est énorme. » Ensuite? « J'ai obtenu les droits du spectacle enregistré à la Place des Arts de Dizzy Gillespie au tout début des années 1980. James Moody était au ténor, Hank Jones au piano, Milt Jackson au vibraphone, Ray Brown à la contrebasse et Philly Joe Jones à la batterie. C'est un spectacle extraordinaire. Qui plus est, les bandes sont dans un état remarquable. Je vais les publier cet automne. »

Ce spectacle avait été organisé et produit par Dou dou Boicel, le patron de l'archiregretté Rising Sun, qui propose depuis peu la version anglaise du livre dans lequel il décline ses souvenirs. Le titre? *Rising Sun – The True Story of Montreal's First International Jazz & Blues Festival*.

La demande pour les quatre spectacles que le trompettiste Roy Hargrove va donner dans le cadre de la série qui va se dérouler à l'Upstair's fut telle que les billets ont été vendus à la vitesse Dow Jones, soit à la nanoseconde. Et alors? Une supplémentaire a été ajoutée le 7 juin à minuit. Tél.: 514 931-6808.

Amateurs de musiques actuelles ou improvisées, amateurs de free-jazz ou de sons déconstruits, sachez qu'a commencé le festival du Suoni Per Il Popolo qui dure un mois. Géographie de l'événement? Casa Del Popolo, Sala Rossa, la Vitrola principalement. Dans le cadre de l'Année Jean Derome, ce dernier s'y produira. Pour la programmation, vous pouvez consulter le site <http://suoniperilpopolo.org/>.

Collaborateur  
Le Devoir

## MUSIQUE CLASSIQUE

## Montréal baroque, festival par immersion

CHRISTOPHE HUSS

En retrouvant partiellement ses quartiers au Vieux-Montréal, entre le 23 et le 26 juin, Montréal baroque regagne les lieux qui ont vu naître cette manifestation immersive, une « virée » avant la lettre.

C'est en 2003 que Susie Napper prenait le risque de créer un festival baroque autour de la fête de la Saint-Jean. D'emblée, Montréal baroque n'était semblable à aucun autre événement classique, faisant se succéder deux concerts en soirée, investissant des lieux inhabituels, explorant des avenues a priori insensées (un concert le dimanche à 7 h du matin — archicomplet!) et proposant aux familles de nombreuses activités gratuites, dont un défilé en ouverture.

Bref, Susie Napper avait redonné un sens à la notion de fête dans le mot festival, dimension trop souvent oubliée par des manifestations plus institutionnalisées. Aujourd'hui, Susie Napper continue de passer le flambeau à son successeur désigné, Matthias Maute. Tous deux portent le titre de codirecteurs artistiques. Avec un retour partiel dans le Vieux-Montréal, c'est une partie de l'esprit de Montréal baroque qui renaît, alors que le festival s'était replié depuis deux ans sur le campus de l'Université McGill.

## Tempêtes

Comme par le passé, Montréal baroque repose sur un thème. Avec le titre « *Tempête dans un verre d'eau* », le millésime 2016 évoquera les « *tumultes de la nature* » et nous promet un ouragan musical. Au-delà du déchaînement des éléments, Susie Napper et Matthias Maute précisent que « *Tempête dans un verre d'eau* », c'est aussi l'espoir de l'apaisement des tourments et qu'un rayon de soleil naît au bout de l'horizon... ».

Montréal baroque 2016 s'ouvrira le 23 juin à 12 h par un concert extérieur gratuit au square Phillips, suivi d'un marathon musical de 15 h à 18 h réunissant musiciens amateurs et professionnels.

Le grand concert du soir, à 19 h, à la salle Redpath de



MONTRÉAL BAROQUE

*La veuve Rebel* à la foire Ville-Marie est un spectacle de musique, de chant, de danse et de théâtre inspiré par les théâtres de foire du XVIII<sup>e</sup> siècle.

l'Université McGill, affichera *La tempête de Prospero*, une soirée unissant des passages de *The Tempest* de Shakespeare et la musique de scène de Purcell et Blow. Ce concert, soulignant le 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Shakespeare, sera proposé par la Bande Montréal baroque, les ensem-

**C'est en 2003 que Susie Napper prenait le risque de créer un festival baroque autour de la fête de la Saint-Jean**

bles Passiflore, Flûte Alors! et Pallade Musica, dans une mise en scène de Jean Asselin.

La tempête soufflera ensuite, à 21 h, dans la même salle lorsque des guitares électriques s'associeront aux violes des Voix humaines pour faire exploser l'*Art de la fugue* de Bach, compositeur dont un autre jalon majeur, les *Sonates et Partitas pour violon seul*, sera interprété par la violoniste Lina Tur Bonet, invitée spéciale du festival. La bouillonnante Espagnole effectuera ce parcours en trois concerts, le vendredi 24 juin à 14 h, le samedi 25 juin à 21 h et le dimanche 26 juin à 16 h, dans trois lieux différents. Autre invitée vedette, le gambiste italien Paolo Pandolfo se produira le 26 juin à 11 h dans le hall du

pavillon des Arts de McGill.

C'est vendredi, jour de la Saint-Jean, que Montréal baroque retrouvera le Vieux-Montréal. Après un déjeuner-causerie avec Gilles Cantagrel, à 9 h au café Tasse et coupe, la salle de la commune du marché Bonsecours abritera à 11 h un récital d'Odéi

Bilodeau, lauréate du Concours Mathieu-Duguay du Festival international de musique baroque de Lamèque, et du claveciniste Martin Robidoux, le premier concert des *Sonates et partitas* de Bach (14 h) et *Larmes et tempêtes!* par l'ensemble Sonate 1704 et la soprano Jacinthe Thibault (17 h). Des concerts extérieurs gratuits se tiendront dans le square Phillips et à la place d'Armes à midi (Metis Fiddler Quartet) et à 16 h (Ensemble vocal Tactus).

Le soir, la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours abritera le programme *Il grêle! La grande gigue* de l'Ensemble Caprice et du Metis Fiddler Quartet (19 h), et sa crypte, un concert intime de musique de Joseph Bodin de Boismortier, avant une soirée de la Saint-Jean débridée.

Si le grand concert du dimanche 26 sera logiquement consacré à la suite de la présentation des cantates de Bach par

Eric Milnes et la Bande Montréal baroque, avec les *Cantates BWV 76, 79 et 80* enregistrées en vue d'une parution CD sur étiquette Atma, le projet original qui suscite la curiosité sera donné samedi 25 juin à 19 h.

Intitulé *La veuve Rebel* à la foire Ville-Marie, il s'agit d'un projet du Nouvel Opéra, organisme réunissant la soprano Suzie LeBlanc et la chorégraphe Marie-Nathalie Lacoursière. Présenté à Montréal, puis au Festival de Saint-Riquier en France, *La veuve Rebel* à la foire Ville-Marie est un spectacle de musique, de chant, de danse et de théâtre inspiré par les théâtres de foire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il sera composé de trois ballets parodiques sur des musiques de Jean-Féry Rebel (*Les éléments*, *Les plaisirs champêtres*, *Ulysse*) et ponctué par des extraits de comédies foraines mettant en scène Pierrot et Arlequin. Le Nouvel Opéra nous prévient que « le chant, la danse, le jeu, la déclamation et la prononciation suivront les conventions et l'esthétique de l'époque » et qu'« une chorégraphie de 1704 écrite pour Ulysse sera même intégrée au spectacle ».

Le Devoir

## FESTIVAL MONTRÉAL BAROQUE

Du 23 au 26 juin 2016  
Billets : 514 845-7171  
[www.montrealbaroque.com](http://www.montrealbaroque.com)

**ORCHESTRE  
MÉTROPOLITAIN**  
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

**Desjardins**  
PARTENAIRE PRINCIPAL

YANNICK NÉZET-SÉGUIN  
DIRECTEUR ARTISTIQUE ET CHEF PRINCIPAL

SAISON 2016 - 2017

## Résonances humaines

Billets en vente maintenant !  
À partir de 28\$\*

\* Taxes en sus

placedesarts.com

Création des arts de la scène Québec
Centre de la musique classique
Partenaires canadiens
Canada Heritage
Montréal
LE DEVOIR

## CULTURE › DANSE

## La ronde de La Rotonde

Tour de piste pour les 20 ans du diffuseur de danse de Québec

CATHERINE LALONDE

« **D**emain matin, Montréal m'attend... »

C'est pour dédire cette chansonnette que La Rotonde, depuis 20 ans, diffuse de la danse contemporaine à Québec. Afin que le public puisse voir les créations de l'heure sans se taper trois heures de route. Et afin d'aider à professionnaliser le milieu, en travaillant à ce que danseurs et chorégraphes puissent un jour aspirer à gagner leur vie, au moins en partie, sans s'exiler de leur ville de cœur.

« Ce dont on est le plus fier, c'est d'avoir développé un public pour la danse à Québec, résumait d'emblée en entrevue le directeur général et artistique de l'organisme, Steve Huot. Ça nous revient, en collaboration avec les artistes de Québec, et avec le Grand Théâtre de Québec qui dirige maintenant l'autre programmation de danse ici. Notre public est nombreux, il a grand appétit. Le taux d'occupation moyen de nos salles est régulièrement au-dessus de 80% ».

La programmation de La Rotonde vise, année après année, un large auditoire. « On n'est pas dans un esprit laboratoire. On propose au public des expériences de danse contemporaine, mais pas des œuvres expérimentales », poursuit M. Huot, précisant que ça n'empêche pas, à travers les œuvres de Mélanie Demers ou de Catherine Gaudet par exemple, de mettre en question la forme ou la représentation. « Même si on est la deuxième plus grande ville de la province, en ce qui concerne le public on est davantage un grand Rimouski qu'un petit Montréal. Notre public n'est pas spécialisé. »

Pendant ses dix premières années, La Rotonde tenait six ou sept spectacles par année,



JEAN-FRANÇOIS BRIÈRE

Clash, d'Harold Rhéaume, avait été présenté en 2004.

« dont un par un Canadien hors Québec, deux par des artistes de la relève de Québec, un spectacle jeunesse, et souvent un par un artiste intermédiaire de Québec. Ce format, poursuit Steve Huot, ne nous permettait pas d'être représentatifs de l'effervescence de la création canadienne, dont Montréal est le principal pôle. En augmentant à neuf spectacles, avec les mêmes subventions, grâce aux partena-

riats avec d'autres diffuseurs et en augmentant le nombre de spectateurs payants par spectacle, on a accéléré le développement de public. » Pour cette année anniversaire, La Rotonde se fait le cadeau de présenter 13 spectacles. « D'être un diffuseur itinérant, de ne pas avoir de salle de spectacles, cela nous permet chaque fois de trouver la bonne salle pour le bon show. On utilise cette année huit lieux différents, dont deux qui sont atypiques (il y a un aréna!) ».

## Cent fois sur le plancher

Du côté de la professionnalisation de la danse à Québec, toutefois, le pari aujourd'hui n'est qu'à moitié tenu. « On a connu des années où on sentait l'objectif à portée de main, des années marquées par des projets majeurs — comme les chorégraphies estivales extérieures ou les projets spéciaux de Karine Ledoyen ou du Fils d'Adrien Danse, analyse le directeur. Il y a eu une effervescence, où la grande activité de quelques chorégraphes gé-

nérait un impact marqué sur l'embauche. Malgré l'arrivée du programme Première Ovation en 2009, on note un recul. C'est difficile présentement pour les artistes d'ici. Le milieu est très petit. » Et très sensible à l'effet papillon. Il suffit qu'il arrive quelque chose dans la vie d'un joueur, ou d'un peu de fatigue, pour que tout le secteur, pratiquement, soit atteint.

La réalisation et l'intégration de la Maison pour la danse de Québec, où ira habiter La Rotonde dès 2017 si tout va comme prévu, devraient aider tout le monde. La vision sera semblable à celle du centre chorégraphique Circuit-Est, à Montréal. Et le lieu donnera l'accès à six studios de danse, soit le double de ce qui est présentement offert. « Car tout se fait dans un studio, en danse: la formation, l'entraînement, la recherche, la création, la répétition, parfois même la diffusion, illustre M. Huot. Il faut continuer de travailler sur l'écosystème complet: la diffusion, le public, l'enseignement, la pra-

tique personnelle ou amateur des citoyens, la production de spectacles. La Rotonde ne fait pas tout ça. Mais la Maison pour la danse va aider à déployer ce spectre. »

Il faudra toutefois encore un petit coup de pouce. Car si plusieurs bailleurs de fonds ont rendu la réalisation de la Maison pour la danse possible, aucun financement au fonctionnement n'est prévu pour l'instant. « C'est certain que les artistes n'ont pas les moyens de payer en location le prix de revient réel des studios, s'inquiète un peu le directeur. Notre stratégie sera d'accueillir la pratique récréative le soir et les fins de semaine,

et des activités corporatives pour augmenter les revenus et baisser les tarifs des artistes. Nos principaux enjeux, outre les tarifs compétitifs, c'est d'avoir une réceptionniste en bas et un directeur technique à temps plein, ce qu'on n'a jamais eu... On parle de quelques dizaines de milliers de dollars au fonctionnement. » Est-ce le vœu d'anniversaire? Oui. « Que la Maison pour la danse ne soit pas un éléphant blanc, un immeuble vide, mais un lieu qui a un impact sur la pratique artistique », conclut le directeur Steve Huot.

Le Devoir

## La haine facile de la danse

« Les gens ne pardonnent pas à la danse contemporaine, analyse le directeur de La Rotonde, Steve Huot. C'est très différent du cinéma. Quand un spectateur va voir un film qu'il n'aime pas, il ne sort pas de la salle en disant: "Je n'aime pas le cinéma"! Il a déjà suffisamment vu de films dans sa vie pour savoir que c'est le réalisateur, ou les acteurs, ou le genre, ou cette œuvre-là spécifiquement qui lui a déplu. Alors qu'en danse contemporaine, un spectateur qui a vu quatre spectacles et qui n'aime pas le cinquième, c'est possible qu'il ne revienne plus jamais à la danse. Les gens n'ont pas assez de références, pas assez d'expériences personnelles face à cet art. » L'éducation pourrait-elle aider à pallier cette lacune?

Hydro Québec présente

respirez le grand art

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

# DOMAINE FORGET

SALE S.F.B. 20 ANS FRANÇOIS-BERNIER

LORRAINE DESMARAIS BIG BAND

LES BRUNCHES-MUSIQUE

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

**CONCERTS DU FESTIVAL**

VENDREDI 24 JUIN 16 H 30

CONCERT-APÉRO

Musique estivale pour vents et piano

Dégustation de bières québécoises

Stein Monast S.E.N.C.R.L. AVOCATS

SAMEDI 25 JUIN 20 H

LORRAINE DESMARAIS BIG BAND

DANSES, DANZAS, DANCES

Hydro Québec

**JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES**

Entre mer et montagnes, découvrez plus de 25 œuvres installées sur la propriété!

UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!

**LES BRUNCHES-MUSIQUE**

CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!

Du 12 juin au 4 septembre

26 JUIN - TRIO À TOUT CORDES!

Philippe Amyot, violon

Yvan Bouchard, guitare

Jean-Philippe Arsenaault, contrebasse

10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service

12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service - COMPLET!

domaineforget.com

418 452-3535 | 1 888 DFORGET (336-7438)

LES BMR DE CHARLEVOIX LA MALBAIE BAIE-SAINT-PAUL BEAUX-COUDRES

Municipalité de Saint-Irénée

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Québec

14<sup>e</sup> FESTIVAL DE MUSIQUE montréal 2016 baroque 23-26 juin

tempête dans un verre d'eau

tempest in a teapot

montrealbaroque.com

Bureau des festivals et des événements culturels Montréal

DESTINATION CENTRE-VILLE MONTREAL

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des arts et des lettres Québec

Canadian Heritage Patrimoine canadien

McGill Schulich School of Music École de musique Schulich

# CULTURE DE VISU

## Histoires numériques

Au Centre Phi, la réalité virtuelle peut aussi être simple et fascinante

JÉRÔME DELGADO

Il faut être un peu joueur et parfois un peu aventureux pour vivre pleinement l'exposition estivale du Centre Phi, *Sensory Stories: donner corps au récit à l'ère numérique*, inaugurée cette semaine. Les écrans tactiles, les modules interactifs, les webcams et les lunettes de réalité virtuelle ne donnent pas le choix au visiteur. Il lui faut accepter de jouer le jeu des multiples supports technologiques. Passifs ou peureux, s'abstenir.

Bien sûr, un certain nombre des treize œuvres réunies pour l'occasion par Future of StoryTelling (FoST), organisme de New York, s'expérimentent debout, sagement devant un écran, casques d'écoute sur la tête. Sauf qu'il n'y a pas que ce dispositif. Le cas extrême, celui qui nous attend au bout de la salle d'exposi-

tion, exige de faire le mort, paradoxalement.

Pour découvrir *Famous Deaths*, installation invitant à revivre les quatre dernières minutes de morts célèbres — John F. Kennedy et Whitney Houston, en l'occurrence —, il faut prendre place dans un cercueil. Une fois couché, et après avoir signé une « exonération de responsabilités », le visiteur est poussé et enfermé

**Le cas extrême, celui qui nous**

**attend au bout de la salle**

**d'exposition, exige de faire le mort, paradoxalement**

dans un meuble en inox, digne des plus sérieuses morgues. Le doigt près du bouton de panique, au cas où, conseille la préposée.

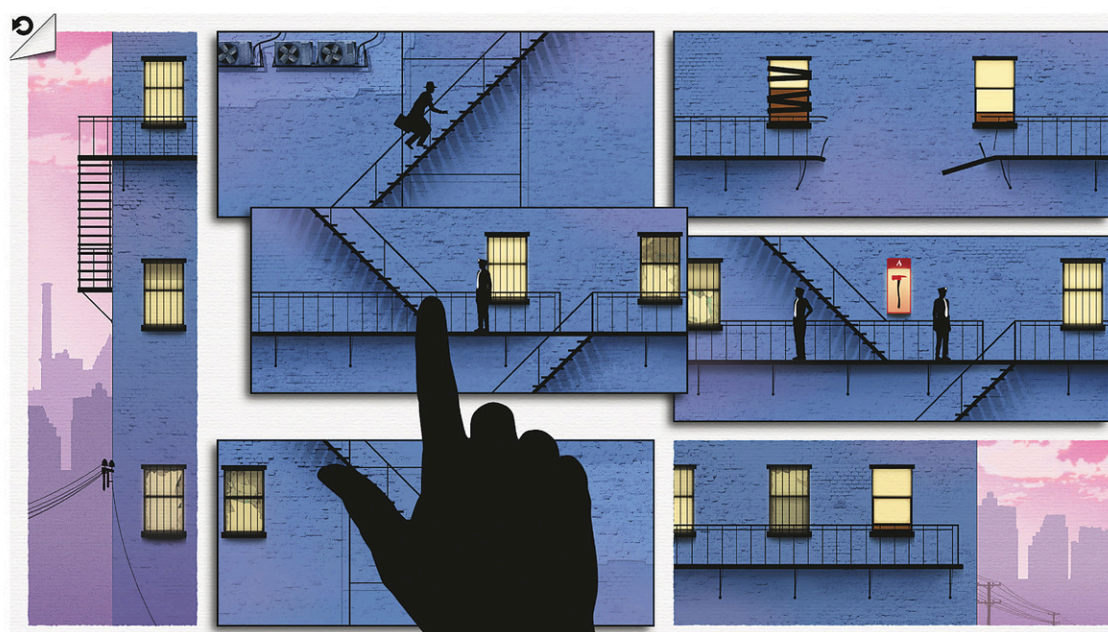
Si le succès de cette morbide

expérience repose sur la volonté du participant et sur sa capacité à passer outre sa claustrophobie et toute la contrainte du dispositif, le récit en sons et en odeurs est des plus classiques. Il est linéaire et fluide. L'ensemble est une scène, bien orchestrée.

**Tradition orale**

Selon le directeur de FoST, Charles Melcher, une des prémisses de *Sensory Stories* consiste pourtant à montrer comment la réalité numérique a permis le retour à des formes narratives plus proches de la tradition orale. On ne fait pas qu'absorber un récit, on intervient dans celui-ci, on l'interrompt, on en modifie la tournure.

Ceci est possible, ici, devant des histoires sans relief. C'est



LOVESHACK ENTERTAINMENT

*Framed* est une animation à cheval entre la bédé et le casse-tête, où l'utilisateur doit trouver la séquence narrative permettant à un gangster d'échapper à la police.

l'expérience de l'objet qui prime, c'est le jeu qui teinte l'ensemble. À lire les noms des collectifs qui signent les œuvres, Goodbyeworld Games, Loveshack Entertainment, Sense of Smell, un « studio », un « development », difficile de ne pas les voir comme des produits en développement.

Le résultat tombe parfois à plat. *Her Story*, jeu vidéo de Sam Barlow, possède une impressionnante banque d'archives vidéo, mais le fil de ce récit policier suscite peu la curiosité. D'autres propositions se perdent dans leur ton hyperléché. Comme si la possibilité d'imaginer des tableaux 3D devait se traduire par un excès de couleurs, de formes,

d'actions. On n'a peut-être pas encore suffisamment de yeux autour de la tête pour apprécier *The Turning Forest*, film dans lequel on est invité à incarner un enfant.

Le meilleur surgit souvent dans la simplicité. C'est le cas de *Framed*, une animation à cheval entre la bédé et le casse-tête, où l'utilisateur doit trouver la séquence narrative permettant à un gangster d'échapper à la police. Comme tout jeu vidéo, le défi se complexifie au fur et à mesure que l'on réussit les tableaux. Le dessin, lui, demeure simple, n'abuse ni des plans en perspective ni des gadgets.

Autre jeu, celui-ci de réalité virtuelle et inspiré par

une bande dessinée du Français Marc-Antoine Matthieu (*Le sens*), S.E.N.S. VR, se démarque aussi par sa facture minimaliste. Ses plans ouverts, parfois blancs comme un paysage enneigé, ne manquent pourtant pas de sensations fortes. Le participant n'a qu'à suivre du regard l'orientation désignée par une flèche pour plonger dans un labyrinthe d'espaces et une succession de changements d'échelle des plus étonnants.

**Exotisme**

L'autre proposition de réalité virtuelle qui étonne est un voyage dans l'exotisme, au large de l'île de Bornéo. *Nomads: Sea Gypsies* surprend parce qu'elle repose essentiellement sur la contemplation. Sa facture documentaire, proche de la subjectivité d'un Johan van der Keuken, prend racine dans des images du quotidien. Or l'apport du gadget technologique est minime. Vrai, la caméra de der Keuken ne permettait pas de filmer dans les années 1960 à 360 degrés. Désormais, le spectateur peut choisir son angle de vue. Il reste néanmoins dépendant du lieu de tournage choisi par les cinéastes. Sa subjectivité ne remplace pas celle de la caméra.

*Sensory Stories* est ainsi parsemée de paradoxes. Dans *Famous Deaths*, on subit davantage un récit qu'on l'anime. Pourtant, ce sont les quatre minutes qui feront le plus jaser de toute l'expo. Il est vrai que cette installation immersive est la seule à exclure le sens de la vision et impose à celui qui s'y aventure l'obligation de faire appel, plus que jamais, à son imaginaire. Car ailleurs, ce sont les yeux qui sont le plus sollicités. Mais dans un rôle plutôt passif, excepté peut-être dans *S.E.N.S.*, où le regard déclenche l'action.

Autre paradoxe: dans une expo censée donner au visiteur un rôle actif, il est pour le moins étrange que celui-ci dépende plus que jamais du personnel en place. Ne serait-ce que pour placer les lunettes, expliquer, guider, faire patienter, voire régler un pépin technique... Puis, il y a l'universalité de la technologie de pointe qui entraîne, paradoxalement, une banalisation de la diversité linguistique. Dans le monde de l'art numérique, déjà notoire dans la biennale qui lui est consacrée actuellement à Montréal, l'anglais est pratiquement seul.

Collaborateur  
Le Devoir

**SENSORY STORIES: DONNER CORPS AU RÉCIT À L'ÈRE NUMÉRIQUE**  
Centre Phi, 407, rue Saint-Pierre, jusqu'au 21 août

**TOULOUSE-LAUTREC  
AFFICHE  
LA BELLE  
ÉPOQUE**

À VISITER DÈS AUJOURD'HUI!  
MBAM.QC.CA

AIR CANADA Bell M

UNE EXPOSITION ORGANISÉE PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL ET THE PHILLIPS COLLECTION, WASHINGTON (DC).  
HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC, GANGLAIS AU MOULIN ROUGE (DÉTAIL), 1892. COLLECTION PARTICULIÈRE. PHOTO PETER SCHÄLCHER

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

Aux États-Unis, les 12 et 13 août,  
l'art gravé de Dürer et Rembrandt à Glens Falls  
spectacle inédit au **SARATOGA PERFORMING ARTS CENTER**  
*L'OISEAU DE FEU* de Stravinsky : musique et marionnettes  
et le **BREAD AND PUPPET MUSEUM** au Vermont  
Période d'inscription prolongée

Au Québec, la CÔTE-DU-SUD, du 1<sup>er</sup> au 4 septembre  
de la seigneurie au patrimoine religieux  
les cors de chasse de la Messe de Saint-Hubert  
le **MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE...**

Places disponibles

www.lesbeauxdetours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

*Galerie Claude Lafitte depuis 1975*

CÉLÈBRE 40 ANS DANS LE DOMAINE DE L'ART

Importante exposition  
Maîtres Québécois :  
Alleyn, Ferron, Gagnon, Hurtubise,  
Lemieux, McEwen, Riopelle, Suzor-Côté



Jean McEwen, "Cages d'île n°3"

1974, huile sur toile, 50" x 70"

Jusqu'au 18 juin, du mardi au samedi, de 11h à 17h

Toutes les œuvres sont disponibles pour achat

2160, rue Crescent, Montréal, H3G 2B8, (514) 842-1270

lafitte@lafitte.com - www.lafitte.com

**DES CHEVAUX  
ET DES  
HOMMES**

La collection  
Émile Hermès, Paris

Exposition à Pointe-à-Callière  
Jusqu'au 16 octobre 2016

POINTE-À-CALLIÈRE  
Montréal

Cité d'archéologie et  
d'histoire de Montréal  
pacmusee.qc.ca

350, place Royale  
Vieux-Montréal (Québec)  
H2Y 3Y5

AGENCIÉ CARGO

stm

INTERCONTINENTAL

TOURISME / MONTRÉAL

Œuvre de Christian Renonciat © Studio Sébert

L'exposition *Des chevaux et des hommes*, mettant en valeur des objets de la collection Émile Hermès de Paris, est réalisée par Pointe-à-Callière en collaboration avec la maison Hermès.

## CULTURE › ARTS VISUELS

## Tout en lumière

L'exposition de groupe *Lumens* inaugure l'été au Musée régional de Rimouski

**LUMENS**  
Musée régional de Rimouski  
35, rue Saint-Germain Ouest  
Jusqu'au 25 septembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Solide et sympathique, l'exposition thématique fraîchement inaugurée au Musée régional de Rimouski s'imposera comme escale sur la route des visiteurs pendant la belle saison. Autour de la lumière, élue pour fil conducteur, il y avait embarras du choix et le danger de ratisser trop large, un piège qu'a su éviter la conservatrice de l'art contemporain Ève de Garie-Lamanque. Elle a ciblé un corpus misant sur le voisinage fructueux entre les œuvres de 11 artistes, proposant des rapprochements parfois évidents, mais pourtant jamais concrétisés, par exemple entre les toiles de Pierre Dorion et les photos de Yann Pocreau.

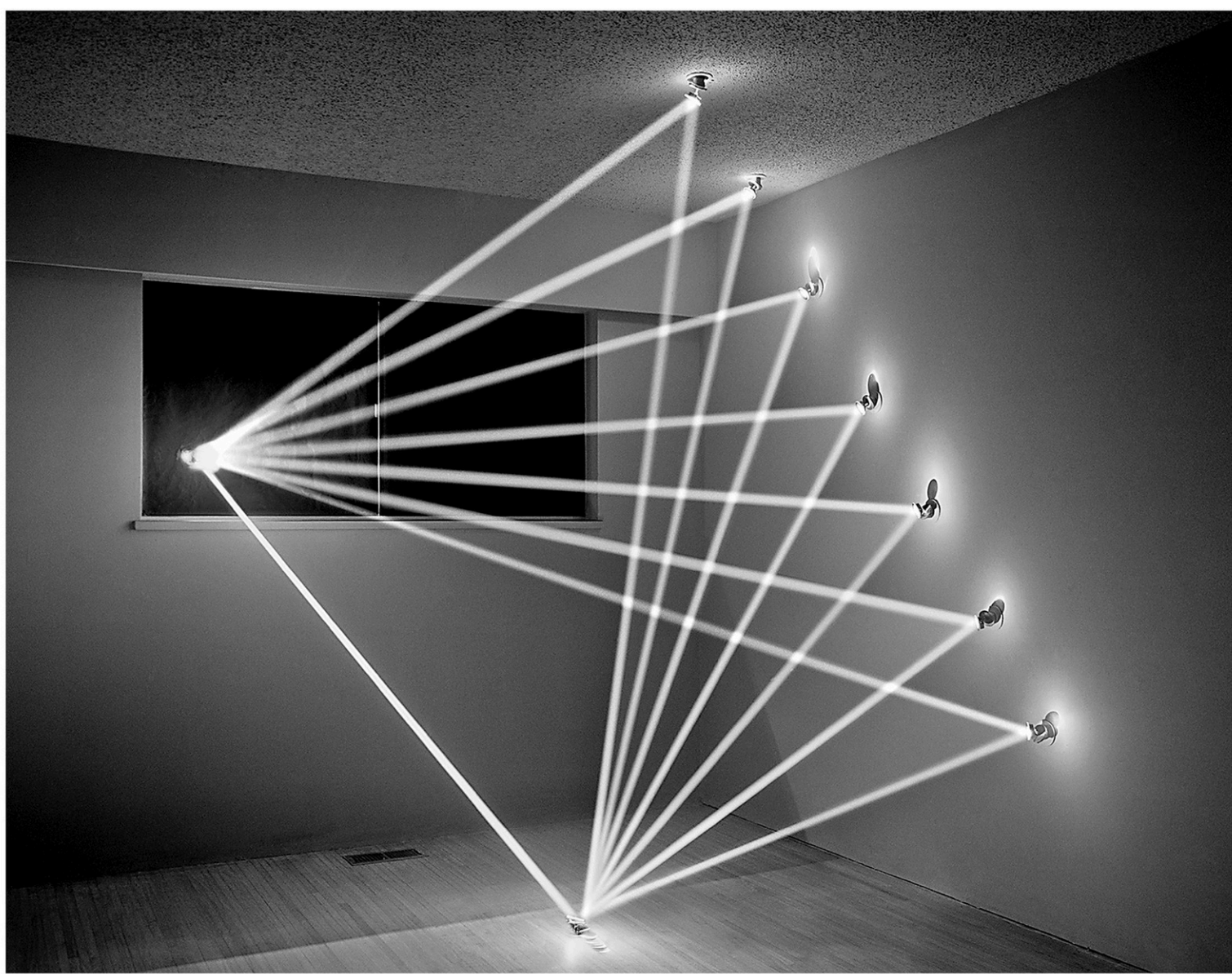
Dans la sélection, les œuvres exploitent la lumière comme sujet et matériau à part entière, s'inscrivant dans une tradition ouverte au début du XX<sup>e</sup> siècle, mais véritablement incarnée plus tard dans les années 1960, comme le souligne la commissaire dans un court essai, avec Dan Flavin et ses sculptures de tubes fluorescents. Elle aurait pu aussi évoquer Moholy-Nagy, dont le *Modulateur espace-lumière* (1922-1929) s'offrait telle une sculpture cinétique en métal et en verre, découpant la lumière en motifs projetés sur les murs et devenant par la suite le sujet même de

photographies. Plusieurs œuvres de l'exposition examinent justement ce terreau fertile au confluent de la photographie et de l'espace.

### Œuvres de Serge Tousignant

Les photos en série bien connues de Serge Tousignant ouvrent l'exposition avec ses « *dessins solaires* » et ses « *géométries solaires* », dont les variations explorent les dessins d'ombres portées de miniatures sculptures *in situ*. La non-lumière devient un agent de production tandis que chez Yann Pocreau, de la série *Chantier*, la lumière trop vive gomme les détails de l'architecture, octroyant aux images les qualités d'abstractions picturales. À côté, les photos de James Nizam s'intéressent aussi aux espaces faisant apparaître en leur sein des composantes graphiques étonnantes grâce à des interventions calculées, exploitant le flash, les expositions multiples ou des trouées pour découper la lumière.

L'exposition tisse ainsi des liens entre les œuvres pour lesquelles la technique photographique est au cœur des processus de production et de la réflexion soulevée. Les œuvres de Jacinthe Lessard-L. et d'Alison Rossiter font un usage non traditionnel des papiers photosensibles, parfois très anciens, dont elles tirent des œuvres uniques développées en chambre noire. Trois œuvres de la remarquable série *Dark Rooms* de David K. Ross sondent quant à elles



*Thought Form (Fan)* de James Nizam

BIRCH CONTEMPORARY

l'épaisse obscurité des salles de conservation muséales, révélant des œuvres remises à l'abri du regard et, pense-t-on, de toute lumière.

La judicieuse construction du parcours se confirme dans la seconde salle avec les œuvres de Pierre Dorion, de Sophie Béclair Clément, de Kelly Richardson et, à nouveau, de Pocreau. Ces œuvres mettent l'accent sur la réception, soulignant le caractère relatif de la perception des couleurs, possibles grâce à la lumière, et sur les conditions phy-

siques de rencontre entre le spectateur et l'œuvre, que ce soit son champ de vision (Richardson) ou les espaces d'exposition eux-mêmes, et leur découpage par la lumière naturelle ou artificielle (Dorion), faisant écho à l'expérience vécue en temps réel.

La figure historique de Flavin surgit avec l'œuvre de Béclair Clément. Elle a retenu la dimension sonore de son expérience de *The Nominal Three* (1963), qu'elle a enregistrée en déambulant devant, là

où elle se trouve exposée à Munich, et qu'elle a fait interpréter par des musiciens. Le travail du sculpteur minimaliste vient aussi à l'esprit devant les œuvres de Laurent Lévesque, dont la série *Daylight* campe des tubes fluorescents, ici dans un corridor latéral fenestré du musée qui permet une proximité physique, mais qui s'apprécie également du regard de l'extérieur, tout comme dans deux autres endroits de la ville.

Les interventions *in situ* de

l'artiste, reproduisant la lumière du jour, confrontent la lumière naturelle et celle artificielle ambiante. Le ciel et sa luminosité sont d'ailleurs appelés dans le futur à se transformer sous l'effet des polluants, incluant l'éclairage artificiel, évoque non sans vertige l'œuvre conceptuelle de Jennifer Rose Sciarrino, la plus discrète mais non la moindre pièce de l'exposition.

Collaboratrice  
Le Devoir

## MORETTI

SUITE DE LA PAGE E 1

Margherita Buy était déjà de la distribution d'*Habemus papam* et du *Caiman*. « *Pourquoi je l'ai choisie pour incarner mon rôle dans Mia madre? Parce qu'elle est meilleure que moi* [rires]. *C'est une actrice extraordinaire. J'estimais aussi plus intéressant de confier à un personnage féminin le type de rôle [celui d'un metteur en scène] traditionnellement identifié à des figures masculines, et à un acteur le rôle dévolu d'habitude à une actrice au cœur du film dans le film.* »

L'interprète cabotin et vaniteux du navet tourné par la réalisatrice, c'est John Turturro, grand familier des films des Coen, que Moretti avait rencontré à Cannes plusieurs années auparavant. « *Il porte une folie en lui. Et j'aime sa connexion avec l'Italie. Ses parents étaient italiens. Il a déjà travaillé avec Francesco Rosi* [dans l'adaptation de *La trêve* de Primo Levi en 1997] et réalisé un documentaire sur les chansons napolitaines. Il a bien compris le rôle et improvisé à l'occasion des scènes que j'ai conservées, comme son cauchemar d'être assassiné par Kevin Spacey. »

### Une note d'ironie

« *Tous mes films sont des œu-*

*vres personnelles*, précise Moretti. *Sur Habemus papam, tout le monde attendait quelque chose de différent, de plus critique* [à l'instar de son *Caiman* sur Sylvio Berlusconi], *mais j'ai fait un film sur un homme. Le public espère des scénarios déjà formatés, alors que les miens abordent les sentiments, même ceux qui paraissent les plus éloignés de mon univers.* Mia madre traite de la confusion du personnage central et de sa conscience. *Le personnage de Margherita éprouve le même sentiment d'urgence au chevet de sa mère que sur le plateau. En même temps, elle est hantée par une mémoire. Ses fantômes l'habitent.* »

Pour Nanni Moretti, le cinéma, même à l'heure de mettre en scène des pans de sa vie intime, n'est jamais un catharsis. « *Ce n'est pas un exercice thérapeutique et je ne saurais vivre le deuil de ma mère à travers lui. C'est un film. Basta! Mais j'écris à partir de mes expériences, de mes névroses, de mes frustrations, ajoutant une ironie à mon bagage: celui d'un homme de la classe moyenne à Rome.* »

Si, plus jeune, à travers des films comme *Ecce bombo*, *Palombella rossa*, *Caro diario* ou *Aprile*, sur la naissance de son fils, la mort était moins présente dans son œuvre, elle a

fini par atteindre le champ de ses obsessions. « *Mais je l'ai abordée différemment dans La chambre du fils que dans Mia madre. La mort d'une mère est plus naturelle que celle d'un enfant. Quoique dans les deux cas les proches ne croient pas à une vie après la vie, ce qui rend le départ plus douloureux.* »

« **Je n'ai jamais pensé faire un film dans une langue autre que la mienne** »

pour laisser tomber l'italien. « *Je n'ai jamais pensé faire un film dans une langue autre que la mienne, dit-il. Même quand je jouais avec le Français Michel Piccoli dans Habemus papam ou avec l'Américain John Turturro dans Mia madre, l'usage de l'italien s'imposait. Les films internationaux sont hybrides, qu'ils connaissent le succès ou pas. Et les miens sont des lettres d'amour à Rome, par processus naturel, car c'est ma ville.* »

Impossible d'apprendre sur quoi planche Moretti. « *Il y a toujours entre deux projets une période de transition, répond-il. Je dois me vider du film précédent et me remplir du nouveau. Je ne sais pas de quoi le prochain sera fait.* »

Le Devoir

cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma cinéma

cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque

thèque qc

DÈS LE 17 JUIN 20h20

À L'AFFICHE 18h15

**I Am the Blues**  
Un documentaire de Daniel Cross, 106 min - VOSTF

SAM-DIM 16h

**Le garçon et la bête**  
Un film de Mamoru Hosoda, 119 min - VF

**Deprogrammed**  
Un documentaire de Mia Donovan, 86 min - VOSTF

335, boul. de maisonneuve est (514) 842-9768 cinémathèque.quebecoise berri-uqam cinémathèque.qc.ca

★★★★★ « AUTEUIL TIENT LÀ L'UN DE SES MEILLEURS RÔLES DEPUIS LONGTEMPS »

QUEST FRANCE

STUDIO CINÉ LIVE

30 ANS POUR FAIRE ÉCLATER LA VÉRITÉ

**AU NOM DE MA FILLE**

[KALINKA]

DANIEL AUTEUIL

UN FILM DE VINCENT GARENQ

SEBASTIAN KOCH MARIE-JOSÉE CROZE

SCÉNARIO DE JULIEN RAPPENEAU ET VINCENT GARENQ

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

AZ FILMS

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

CINÉMA BOUTIQUE

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT ST-BRUNO

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE

CINÉMA ST-EUSTACHE

CINÉMA STE-ADELE

LE TAPIS ROUGE

MARION DU CINÉMA SHERBROOKE

DRUMMONDVILLE

CINÉMA LE CLAP

BEAUPORT

GATINEAU

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

LE FORUM 22

www.azfilms.ca



EYE STEEL FILM

Un remarquable documentaire qui aborde le sujet sans diaboliser ou ridiculiser

## Perdre la foi, retrouver la liberté

DEPROGRAMMED

★★★★

Documentaire de Mia Donovan.  
Canada, États-Unis, 2015, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les documentaristes ressemblent à des marathoniens, mais ils arrivent souvent à point nommé pour enrichir le débat public, et Mia Donovan (*Inside Lara Roxx*) vise juste avec *Deprogrammed*. Portrait désolant d'une longue époque erratique et paranoïaque, il apparaît aussi comme le reflet du temps présent: enlevez la Bible, ajoutez le Coran, et vous êtes devant une même jeunesse déboussolée, prête à tronquer sa liberté pour des certitudes autodestructrices et dévastatrices.

La quête de vérité de la cinéaste s'inscrit d'abord dans une démarche intime, familiale: au début des années 1990, son demi-frère Matthew, adepte de heavy metal, fut «déprogrammé» par Ted Patrick, une figure célèbre de cette technique que l'on qualifierait aujourd'hui de «déradicalisation». Alors que florissaient les sectes religieuses et les communautés hippies en Californie au temps de Richard Nixon et de la guerre au Vietnam, Patrick utilisait alors la méthode forte: il kidnappait ceux et celles qu'il considérait comme des otages psychologiques, avec la bénédiction des parents, comme pour Matthew, que Donovan n'avait pas revu depuis 20 ans. Vous constaterez, tout comme elle, le pouvoir limité de ce guérisseur qui a fait de nombreux séjours en prison, pour mieux recommencer dès sa sortie.

Victimes de manipulation

La détermination de Ted Patrick, aujourd'hui au soir de sa vie, apparaît dans une suite d'en-

treuves télévisées, mais surtout lors de nombreuses séances captées sur le vif et intercalées des propos de ses «patients» quelques décennies après les faits. Tous posent un regard à la fois ému, troublé et embarrassé sur cette période de leur existence, évoquant la manipulation dont ils ont été les victimes ou l'intolérance de leurs parents devant leurs choix de vie.

C'est un des points forts de ce remarquable documentaire, non seulement riche en archives éloquentes et en entrevues émouvantes, mais abordant ce sujet sans diaboliser, ou ridiculiser. Car l'affaire est trop complexe pour que Mia Donovan ne s'avance autrement qu'en établissant les nuances qui s'imposent: une communauté basée sur les bienfaits de la méditation est-elle à mettre sur le même pied que le Temple du Peuple de Jim Jones? Par ailleurs, l'auteur du célèbre massacre de Jonestown en Guyane en 1978 a donné à Ted Patrick une légitimité plus grande, surtout auprès de parents aux abois devant leurs enfants qui faisaient un solide pied de nez à leurs valeurs. Ceux qui voient aujourd'hui leur progéniture partir pour la Syrie éprouvent le même désarroi.

Rick Ross, un autre «déprogrammeur», critique envers les méthodes musclées de Ted Patrick, reconnaît son rôle de pionnier, mais souligne qu'il faut départager l'endoctrinement de la dynamique familiale. Par sa seule présence, et ses propos parfois incendiaires, Matthew balaie du revers de la main l'aide de son soi-disant sauveur. Mia Donovan est attentive à sa douleur, sans pour autant céder au manichéisme. Son regard sensible et intelligent devant pareil phénomène devrait tous nous inspirer.

Collaborateur  
Le Devoir

## L'un des plus grands romans écossais prend vie

SUNSET SONG

★★★★ 1/2

Drame de Terence Davies. Avec Agyness Deyn, Peter Mullan, Kevin Guthrie, Jack Greenless et Daniela Nardini. Grande-Bretagne, 2015, 135 minutes.

MANON DUMAIS

Adapté en feuilleton en 1971 pour la BBC, le roman de Lewis Grassic Gibbon publié en 1932 revit avec splendeur sous la direction du cinéaste anglais Terence Davies (*Voix lointaines, vies immobiles, Les heureux de ce monde*). Alors que la série de six épisodes se déroulait au gré d'un rythme plutôt soutenu, mettait en scène des personnages truculents et comportait quelques traits d'humour, le long métrage de Davies rappelle l'univers des sœurs Brontë tel que visité par Tchéchin en 1979.

D'un rythme contemplatif, porté par la douce voix de la narratrice, *Sunset Song* s'avère une grande fresque romantique, traversée par quelques soubresauts épiques, où le souffle du vent et les lamentations de la cornemuse prennent autant d'importance que les dialogues. Magnifiquement photographié par l'Écossais Michael McDonough (*Winter's Bone, Albert Nobbs*), ce film introspectif évoque par sa lumière et par la composition de ses cadrages les tableaux de Vermeer.

Campé dans l'Écosse du début du XX<sup>e</sup> siècle, *Sunset Song* s'annonce d'abord comme une douloureuse chronique familiale. Il y a le père, John Guthrie,

paysan colérique et violent; la mère, Jean (Daniela Nardi), lasse des rigueurs de la vie campagnarde; l'aîné Will (Jack Greenless), sans cesse tourmenté et humilié par son père; et sa cadette Chris (l'ancienne top-modèle Agyness Deyn, nuancée), qui rêve d'être insitutive. L'illustration se fait abrasive, les personnages sont peu attachants et leurs comportements sont parfois irrationnels.

Portrait

On pénètre difficilement dans ce monde où l'émotion est tantôt retenue, tantôt exaltée, où les malheurs se succèdent avec fulgurance. Très tôt, *Sunset Song* se transforme heureusement en un délicat portrait d'une jeune fille farouchement indépendante, insoumise, sensuelle, qui sera pourtant forcée de sacrifier ses idéaux. Entre alors en scène celui qui deviendra l'homme de sa vie, Ewan Tavendale (Kevin Guthrie). La romance, charnelle et passionnée, n'aura rien d'une bluette pour midinettes. Puis, ce sera la Grande Guerre et ses lourdes répercussions.

Relatant six ans dans la vie de Chris, *Sunset Song* trace par touches impressionnistes les embûches auxquelles étaient confrontées les femmes à l'époque, prisonnières d'une société repliée sur elle-même, pétrie de préjugés à leur endroit. Malgré les souffrances, les sacrifices, Chris demeure au final une figure noble et *Sunset Song*, le récit édifiant d'une lente rédemption.

Le Devoir



CINÉMA DU PARC

*Sunset Song* est aussi le délicat portrait d'une jeune fille farouchement indépendante.

## Un homme seul face à la justice corrompue

AU NOM DE MA FILLE

★★★★

Drame de Vincent Garenq. Scénario: Vincent Garenq et Julien Rappeneau. Avec Daniel Auteuil, Sebastian Koch, Marie-Josée Croze, Christelle Cornil. Image: Renaud Chassaing. Montage: Valérie Deseigne. Musique: Nicolas Errera. France, Allemagne, 2016, 90 minutes.

ODILE TREMBLAY

Cinéaste abonné aux reconstitutions de brûlants faits divers qui remettent en cause le système de justice et les errements de la France, Vincent Garenq nous avait déjà donné *Présumé coupable*, sur l'huissier de l'affaire d'Outreau, victime d'un erreur judiciaire, et *L'enquête*, sur le journaliste qui fit la lumière sur le scandale fiscal de la société Clairstream. Dans cette même veine, et toujours avec un portrait de résilience de ses héros, il remonte le combat obsessionnel sur 30 ans d'un père, André Bamberski, pour faire écrouer le beau-père de sa fille Kalinka, le docteur allemand Dieter Kombach, responsable du viol et de la mort de la jeune fille en 1982.

Le film donne la vedette à Daniel Auteuil, remarquable de souffrance et de quasi-folie, en homme qui ne lâche jamais le morceau, quitte à y laisser ses amours et son travail, alors que l'État français et l'État allemand sont de mêche pour couvrir le meurtrier.

Ce film classique, au scénario efficace, à la réalisation convenue mais sans temps morts, qui remonte minutieusement et avec beaucoup de compassion pour le personnage principal cette ahurissante affaire, est porté par son excellente distribution, même si on eût préféré une plongée psychologique plus profonde dans les déchirements de ses personnages, dont on ne perçoit pas les mutations au fil du temps.

Marie-Josée Croze, en épouse bientôt divorcée et manipulée par son nouveau conjoint, qu'elle s'obstine à croire innocent, livre une prestation pleine de fragilité



AZ FILMS

Marie-Josée Croze et Daniel Auteuil

et d'obstination. Sébastien Koch, en séducteur et violeur impénitent au visage impénétrable, demeure la figure de mystère. Dans l'ombre de cette affaire, Christelle Cornil incarne avec une finesse inquiète la nouvelle compagne d'André Bamberski.

L'affaire Kombach est en elle-même nourrie de rebondissements, puisque le père ira jusqu'à faire enlever et tabasser celui qu'il traque. Les scènes de cour de justice, souvent assommantes à l'écran, ici dynamiques, participent, comme les flash-back, les déplacements entre les pays et les personnages secondaires pris un moment dans les filets de cette affaire, au rythme général. Du Maroc, où vit d'abord le couple Bamberski, à la France et l'Allemagne, *Au nom de ma fille* roule dans l'espace et le temps davantage qu'en profondeur.

Si Daniel Auteuil domine le film, le scénario ne lui permet pas de nous faire saisir tous les tenants et aboutissants de la monomanie qui habite son personnage. Et on comprend mal comment la France et l'Alle-

magne, si coupables dans cette affaire, n'ont pas eu à répondre du travail de sape qui désho-

Le Devoir

★★★★

« JULIANNE MOORE TRIOMPHE DANS UN RÔLE DÉSOPILANT »

BBC

« COMME UN BON WOODY ALLEN VINTAGE »

The Gazette

« UNE COMÉDIE SENTIMENTALE IDÉALE »

Le Devoir

MAGGIE'S  
PLAN

UN FILM DE REBECCA MILLER

GRETA GERWIG

ETHAN HAWKE

BILL HADER

MAYA RUDOLPH

TRAVIS FIMMEL

ET JULIANNE MOORE

SONY PICTURES CLASSICS

metropole

PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

metropolefilms.com